

Le refuge

Danielle Hudon

Numéro 92, 2016

Bestiaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hudon, D. (2016). Le refuge. *Brèves littéraires*, (92), 47–49.

DANIELLE HUDON

LE REFUGE

Mon père me dit souvent : « Sois docile, ma petite Marie, et tout ira bien. » Mais ça ne se passe pas comme ça pour de vrai. Parfois, il explose même si je suis docile. Comme aujourd'hui. Il a donné des coups de pieds à mon chien Charly, puis à ma mère. Il m'a ensuite secouée durement en criant : « Décrisse ! » J'ai couru me cacher dans le placard du sous-sol. Je fais ça chaque fois. Je reste là le temps que ça arrête et j'attends que maman vienne me chercher. Elle sort ses bons mots comme : « Ne t'en fais pas » ou « Ça va aller chérie, ça va aller », même quand elle saigne du nez.

Maman le laisse faire. Tout le monde le laisse faire. Le voisin d'en haut a de gros *tatous*, il doit être fort. J'aimerais bien qu'il descende quand mon père fait une crise. Mais personne n'entend, même si les fenêtres sont ouvertes. En plus, maman répète sans arrêt : « Ça n'arrivera plus. » Mais ça arrive encore.

C'est pour ça que je me cache dans le placard. Mon petit coin est déjà tout arrangé. J'allume ma lampe de poche. D'habitude, je mets des bouchons dans mes oreilles, mais aujourd'hui, mes mains tremblent trop. Je prends un jeu de cartes. Ranger les cartes par chiffres ou par couleurs, ça me change les idées.

De l'ordre, il faut mettre de l'ordre. Ou compter. Je peux compter jusqu'à 100, mais mon père crie tellement fort, en haut, et Charly n'arrête pas de japper. Ça m'empêche de penser. En plus, quand mon ventre fait mal, ma tête ne marche pas bien. Mon père dit que j'ai une tête de linotte. Ça veut dire stupide ou pas vite à comprendre, il me l'a expliqué.

J'essaie de m'inventer une histoire où mon père n'est pas mon vrai père. S'il savait ça, il ne serait pas content. Il répète sans arrêt : « Je suis ton père, tu dois m'écouter » ou « Tu dois obéir sans rouspéter ». Je fais pareil avec

mon chien, je veux qu'il m'obéisse : « Charly, couche-toi ! Charly, va chercher ma poupée ! » Quand il n'écoute pas, je lui fais quand même un câlin et je lui donne un biscuit : « La prochaine fois, tu pourrais faire mieux ! » Mais mon père, lui, il corrige mes erreurs et celles de ma mère aussi.

En haut, ça hurle, ça crie, ça se bouscule. C'est pire que d'habitude. Quelque chose tombe par terre. Boum ! Je me bouche les oreilles. J'essaie de chanter pour enterrer le bruit, mais ça ne marche pas.

Tout à coup, ça frappe fort à la porte d'en avant.

- Police ! Ouvrez !
- Allez-vous-en, mes tabarnaks ! répond mon père.

Je pleure, je pleure, parce que j'ai envie de pipi. Je ne peux plus me retenir. Ça coule tout seul entre mes jambes. J'agrippe un oreiller et je serre fort. C'est long, très long, avant que le vacarme s'arrête. Je respire. Mais je ne sors pas de ma cachette. J'attends ma mère. Je ne sais pas pourquoi c'est plus long que d'habitude.

Enfin, du bruit dans l'escalier.

- Marie ? demande une voix qui n'est pas celle de ma mère. Je m'appelle Caroline et je suis policière. Je suis là pour t'aider. Tu peux sortir, n'aie pas peur.

Elle parle doucement. J'hésite un peu, puis je sors du placard. La policière s'accroupit et me dit :

- C'est fini. Viens.

Elle me tend les bras, mais je me pousse. Pourquoi c'est elle qui est là et pas maman ? Je monte les marches à toute vitesse et je trouve maman couchée sur un lit avec des roues. Elle a du sang sur la figure, sur la tête. Elle respire très fort. Je m'approche et elle me prend la main, sans dire un mot. Je n'ose pas la serrer trop fort, mais je ne

veux pas la lâcher. Les ambulanciers me séparent d'elle. La policière me retient, je me débats et je crie :

- Maman, maman, j'veux partir avec toi !

Personne ne m'écoute.

Je m'échappe. Je cherche papa partout. Il n'est plus là. La policière me rattrape. Elle m'annonce que je vais devoir vivre dans une autre famille pendant un moment. Je fais semblant de ne pas entendre.

Je redescends au sous-sol où Charly m'attend. Ensemble, on retourne dans le placard et je claque la porte en hurlant :

- J'veux pas aller dans une famille que j'connais pas !
J'veux pas !

Charly aboie. Je le prends par le cou en sanglotant :

- Charly, Charly, pourquoi maman n'a pas été docile avec lui ?